

LE BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLIX

LEVIS, OCTOBRE 1943

No 10

RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES CANADIENNES

Beaugrand, Honoré — Né à Lanoraie le 24 mars 1849, de Louis Beaugrand et de Joséphine Marion. Journaliste aux États-Unis puis au Canada. Fondateur de *la Patrie*, à Montréal. Maire de la métropole. Décédé à Westmount le 7 octobre 1906. Commandeur de la Légion d'Honneur. Auteur de *Lettres de voyage*, *Six mois dans les Rocheuses*, *Jeanne la fileuse*, etc., etc. (Cf *Les Anciens du séminaire de Joliette*, p. 105).

Beaugy, Le chevalier de — Aide de camp du gouverneur Denonville. Il suivit le gouverneur dans sa campagne contre les Iroquois. Il repassa en France en 1689. Auteur d'un *Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1687*. (Cf *B. des R. H.*, 1916, p. 128).

Beauharnois, Charles, marquis de — Gouverneur de la Nouvelle-France de 1726 à 1746. Frère de l'intendant du même nom. (Cf *B. des R. H.*, Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*; L'abbé Gosselin, etc., etc.).

Beauharnois, Charles-Claude, chevalier de — Né à Rochefort le 16 janvier 1717. Enseigne en Canada en 1734. Fut fait commandant de l'artillerie du Canada en 1745. Repassa en France en 1749 et reçut le titre de comte des Roches-Bachaud. Prit sa retraite en 1766 avec le titre de chef d'escadre. (Cf Fauteux, *Les chevaliers de Saint-Louis*, p. 149).

Beauharnois du Colombier et de Beauvillé, Guillaume— Lieutenant au Canada en 1702. Capitaine en 1704. Repassé en France en 1705. Capitaine de vaisseau en 1734. Décédé à l'île Saint-Domingue, à bord du *Léopard* le 17 février 1741. Chevalier de Saint-Louis. (Cf Fauteux, *Les chevaliers de Saint-Louis*, p. 120).

Beauharnois, Claude-Charles de — Neveu du gouverneur de Beauharnois. Premier seigneur de Beauharnois. (Cf R. P. Leduc, *Beauharnois*; R. P. Le Jeune, *Dictionnaire général*).

Beauharnois, François — Intendant de la Nouvelle-France de 1702 à 1705. (Cf Régis Roy, *Les intendants de la Nouvelle-France*).

Beaujeu, Louis Liénard de — Enseigne dans les troupes de la Nouvelle-France, en 1702. Lieutenant en 1704 et capitaine en 1711, M. de Beaujeu commanda dans plusieurs forts et fit plusieurs expéditions. Major des troupes, puis lieutenant de roi des Trois-Rivières. Décédé le 27 décembre 1750. Chevalier de Saint-Louis. (Cf P.-G. Roy, *Les officiers d'état-major*, p. 28; Fauteux, *Les chevaliers de Saint-Louis*, p. 122).

Beaujeu, L'abbé Louis de — Né à Montréal le 16 août 1708, de Louis Liénard de Beaujeu et de Louise-Thérèse Migeon de Branssat. Il passa jeune en France et y vécut toute sa vie. Elevé à la prêtrise. On a dit qu'il fut le confesseur de Louis XVI. Erreur. Décédé en 1791. (Mgr Lionel Lindsay, *La Nouvelle-France*).

Beaujeu, Daniel-Hyacinthe Liénard de — Né à Montréal le 19 août 1711, fils de Louis Liénard de Beaujeu et de Louise-Thérèse Migeon de Branssat. Tué à la bataille de la Monongahéla le 9 juillet 1755. L'histoire lui a donné le titre de héros de la Monongahéla. (Cf M. de Beaujeu, *Le héros de la Monongahéla*).

Beaupré, L'hon. Jacques-Philippe Saveuse de — Né en 1770, de Louis Liénard de Beaujeu et de Marie-Geneviève Lemoyne de Longueuil. Procureur de Montréal. Député, Conseiller législatif. Décédé le 19 juin 1832. (Cf R. P. Le Jeune, *Dictionnaire général*).

Beaujeu de Villemomble, Louis Liénard de — Né à Montréal le 16 septembre 1716, de Louis Liénard de Beaujeu et de Denise-Thérèse Migeon de Branssat. Servit dans les troupes et obtint le grade de capitaine en 1757. Fut fait chevalier de Saint-Louis en 1759. Décédé dans son manoir de l'île aux Grues le 5 juin 1802. (Cf Fauteux, *Les chevaliers de Saint-Louis*, p. 172).

Beaujeu, Charles-François Liénard Villemomble de — Né à Québec le 7 novembre 1756, de Louis Liénard de Beaujeu et de Geneviève Lemoyne de Longueuil. Passa en France en 1766. Servit dans l'armée et la marine. Servit sous M. de La Pérouse dans l'expédition contre la baie d'Hudson. Décédé à Senlis (Oise) le 6 janvier 1846. Portait le titre de comte de Beaujeu. (Cf P.-G. Roy, *Fils de Québec*, II; Fauteux, *Les chevaliers de Saint-Louis*, p. 235; B. des R. H.)

Beaujeu, L'hon. Georges-René Saveuse de — Né à Montréal le 4 juin 1810, de l'honorable Jacques-Philippe Saveuse de Beaujeu et de Catherine Chausségros de Léry. Comme son père M. de Beaujeu fut appelé au Conseil législatif. Il y siégea de 1848 à sa mort arrivée à son manoir du Côteau-du-Lac le 29 juillet 1865. (Cf L'abbé Daniel, *Histoire des grandes familles françaises*, p. 270; P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*, p. 140; Turcotte, *Le Conseil législatif*, p. 150; Massicotte, *Processions de la Saint-Jean-Baptiste*, 1924-1925, p. 51).

Beaujeu, Georges-Raoul - Léotald - Guichard - Humbert Saveuse de — Né au Côteau du Lac le 22 juin 1847, de Georges-René Saveuse de Beaujeu et de Adélaïde-Catherine-Suzanne Aubert de Gaspé. Il fut député de Soulanges à l'As-

semblée législative de 1871 à 1878 et député du même comté à la Chambre des Communes de 1882 à 1883. Décédé au Coteau du Lac le 11 décembre 1887. (Cf L'abbé Daniel, *Histoire des grandes familles françaises*; P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*).

Beaujeu, Monongahéla de Beaujeu — Né au Coteau du Lac le 16 décembre 1870, de Georges-Raoul de Beaujeu et de Henriette-Marie Lamotte. Grand collectionneur de choses canadiennes. Vécut à Coteau du Lac, Montréal et New-York. Décédé à bord de l'*Empress of France*, en vue de Buenos-Aires, le 19 mars 1928, au cours d'une croisière. (Avait publié *Documents inédits sur le colonel de Longueuil* (1890) et *Le héros de la Monongahéla* (1892). (Cf *B. des R. H.*, 1928, p. 273).

Beaulac, Polydore — Député de Sant-Maurice à la législature de Québec de 1939 à 1941?

Beaulac — Voir Hertel de Beaulac.

Beaulieu, Paul — Député de Saint-Jean à la législature de Québec.

Beaulieu, François — Métis, fils d'un père français et d'une mère délivrée de la tribu des Montagnais, qui rendit de grands services à sir John Franklin. Il fut baptisé par le Père Taché à l'âge de 70 ans. (Cf Morice, *Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest*, p. 15).

Beaulieu, J.-Alphonse — Député de Témiscouata à Québec de 1930 à 19...

Beaulieu, Germain — Né à la Rivière-Blanche, comté de Matane, le 30 avril 1870, de Joseph Beaulieu et de Basillisse Pelletier. Avocat, il s'est beaucoup occupé de science et de littérature. Auteur de plusieurs ouvrages.

Beaulieu, Olivier — Parmi les Canadiens français qui accompagnèrent le général Frémont dans ses hardies expéditions à travers les Rocheuses on voit le nom de Olivier Beaulieu. Nous ignorons d'où il venait. (*B. des R. H.*, 1902, p. 362).

Beaulieu, Jean-Baptiste — Un des pionniers des traversées d'hiver avec des bateaux à vapeur entre Québec et Lévis. Décédé à Lévis le 25 août 1874. (Cf P.-G. Roy, *La Traverse entre Québec et Lévis*).

Beaulieu, Etienne — Canadien-français qui accompagna le voyageur Warburton Pike dans les déserts glacés du Nord. (Cf Morice, *Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest*, p. 14).

Beaumont, J. . . — Député de Leinster à la Chambre d'Assemblée de 1800 à 1804.

Beaudreau, Alexandre — Né à Saint-Cloud, dans le Minnesota, le 1er septembre 1859, de Frank Beaudreau et de Marie Beaudreau. S'établit dans la Saskatchewan en 1912. Fut député de Thunder Creek à la législature de la Saskatchewan de 1912 à 1916.

Beauparlant, Gabriel — Il fut au service de sir John Franklin. Familier avec le danger, il s'exposait trop et il fut trouvé un bon jour gelé raide par ses compagnons de voyage. (Cf Morice, *Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest*, p. 17).

Beauparlant, Aimé — Avocat. Député de Saint-Hyacinthe aux Communes du Canada. Décédé à Saint-Hyacinthe le 19 avril 1911.

Beauport — Voir Loppinot de Beauport.

Beaupré, Benjamin — Député de Leinster à la Chambre d'Assemblée de 1816 à 1820.

Beauregard Lamontagne, Mme — Auteur de *Par nos champs et nos rives; La vieille maison; Les trois lyres; Récits et légendes; Un cœur fidèle*, etc., etc.

Beauregard, L'hon. Elie — Sénateur du Canada.

Beauregard, Alphonse — Président de l'École littéraire de Montréal. Décédé dans la métropole le 15 janvier 1924. Auteur de deux recueils de poésies. *Les forces* et *Les Alternances*. (Cf *B. des R. H.*, 1924, p. 183).

Beauregard, Le général — Le général Beauregard, le fameux général américain, héros de la guerre de Sécession, était-il d'origine canadienne? Dès 1861, des journaux canadiens l'affirmaient et on continue à répandre la légende. Le général Beauregard était d'origine française et son père n'avait jamais mis les pieds au Canada. (Cf *B. des R. H.*, 1909, p. 95; 1935, p. 574).

Beauregard, Cécile — A publié plusieurs romans et recueils de nouvelles sous le pseudonyme Andrée Jarret, entre autres *Contes d'hier, Moisson de souvenirs, Le Médail lon fatal*, etc., etc.

Beausoleil, Cléophas — Né à Saint-Félix de Valois le 19 juin 1845. Avocat, journaliste, député de Berthier à la Chambre des Communes, membre du Conseil de ville de Montréal, directeur de la poste à Montréal. Décédé à Saint-Gabriel de Brandon le 3 octobre 1904. Mérita le titre d'*Eminence grise* du parti libéral. (Cf *Les Anciens du séminaire de Joliette*, p. 85; Ducharme, *Histoire de Saint-Gabriel de Brandon*).

Beausoleil, Joseph-Maxime — Né à Saint-Félix de Valois le 7 avril 1852. Médecin à Montréal. Grand défenseur de l'École de médecine Victoria, le docteur Beausoleil écrivit sous le pseudonyme Dr Noir la fameuse brochure *Le dernier chant des serins de Laval*. Il publia plusieurs autres brochures médicales, etc. Décédé à Saint-Félix de Valois le

11 septembre 1928. (Cf *Les anciens du séminaire de Joliette*, p. 88; *B. des R. H.*, 1932, p. 253).

Beaussier de L'Isle, Louis-Joseph — C'est M. Beaussier de L'Isle, capitaine de port à Brest, qui, en 1756, commandait l'escadre qui transporta les régiments de Montcalm à Québec. M. Beaussier de L'Isle avait fait plusieurs voyages à Québec. (Cf. *B. des R. H.*, 1907, p. 376; 1920, p. 160; Short, *La monnaie au change et aux finances du Canada*, p. 842).

Beauvais — Voir Le Gardeur de Beauvais.

Beauveau Craon, Le prince de — Il fit un voyage au Canada et à son retour en France en 1914 publia *La survivance française au Canada*.

Beauville, Le chevalier de — Voir Beauharnois de Beauville.

Bécard de Grandville, Pierre — Officier du régiment de Carignan. Il resta ici et fit ensuite plusieurs autres campagnes. Il décéda à l'île aux Oies dont il était seigneur le 4 mai 1708. (Cf P.-G. Roy, *La famille Bécard de Grandville*).

Bécard de Grandville, Jean-Baptiste — Né à Québec le 25 septembre 1670, de Pierre Bécard de Grandville et de Anne Macard. Procureur du roi à la Prévôté de Québec. Décédé à Québec le 23 avril 1699. (Cf P.-G. Roy, *La famille Bécard de Grandville*).

Bécard de Grandville, Louis — Né à Québec le 14 avril 1673, de Pierre Bécard de Grandville et de Anne Macard. Il entra dans les troupes et fit deux ou trois campagnes sous M. d'Iberville. Il décéda à Québec le 2 janvier 1703. (Cf P.-G. Roy, *La famille Bécard de Grandville*).

Bécard de Grandville fils, Pierre — Né à Québec le 30 juin 1683, de Pierre Bécard de Grandville et de Anne Ma-

card. Décédé à l'île aux Oies le 5 janvier 1750. Dans ses *Chronicles of the Saint Lawrence*, sir James M. Lemoine raconte une étrange légende au sujet de M. Bécard de Grandville. (Cf P.-G. Roy, *La famille Bécard de Grandville*).

Bécard de Grandville Fonville, Paul — Né à Québec le 18 janvier 1695, de Pierre Bécard de Grandville et de Anne Macard. Il entra dans les troupes de la marine et servit avec distinction. Le gouverneur de la Jonquière lui obtint la croix de Saint-Louis. Décédé à Québec le 2 juin 1696. (Cf *La famille Bécard de Grandville*).

Bécharde, Auguste—Né à Longueuil le 18 février 1828, de René Bécharde et de Sophie Binet. Instituteur puis journaliste. Auteur de plusieurs ouvrages. Décédé à Danville le 30 août 1893. (Cf *B. des R. H.*, 1932, p. 265).

Bécharde, L'hon. François — Né à Mont-Johnson le 18 avril 1830, de François Bécharde et de Clémence Goyette. Député d'Iberville à la Chambre des Communes de 1867 à 1896, puis représentant de la division de Lorimier au Sénat de 1896 à sa mort arrivée le 13 avril 1897.

Beckwith, Julia Catharine — Née à Fredericton, Nouveau-Brunswick, le 10 mars 1796, de Nohemiah Beckwith et de Julia-Louise Lebrun de Duplessis. Mariée à George Henry Hart. C'est elle qui eut l'honneur de publier le premier roman au Canada, *Saint Ursula Convent*, qui vit le jour à Kingston en 1824. Julia Beckwith ou Mme Hart décéda à Fredericton le 28 novembre 1867. (Cf Philéas Gagnon, *B. des R. H.*, 1901, p. 369).

Bechourat, Le Montagnais — Bechourat était un sagemo montagnais qui résidait à Tadoussac lors du premier voyage de Champlain dans la Nouvelle-France en 1603. Le fils de Bechourat fut amené à la cour et devint le compa-

gnon de Louis XIII, enfant, au château de Saint-Germain. On lui donna le surnom de Petit Canada. (Cf *Journal du médecin Héroard*; *B. des R. H.*, 1899, p. 221).

Becquet, Romain — Arrivé ici en 1663, il reçut une commission de garde-note ou notaire deux ans plus tard et exerça à Québec jusqu'à sa mort, le 20 avril 1682. Greffe considérable et important. (Cf J.-Edmond Roy, *Histoire du notariat*; P.-G. Roy, *Rapport de l'archiviste*, 1921-1922, p. 23).

Barolet, R. P. Charles-Adélar — Né à Louiseville le 28 janvier 1849, de François Barolet et de Sophie Piette. Ordonné prêtre en 1874, il fut dans le ministère paroissial plusieurs années puis entra dans l'Ordre des Rédemptoristes. Un des plus populaires prédicateurs de cet Ordre. Décédé à Lachine le 21 mai 1920. (Cf *Semaine religieuse de Montréal*, 11 juin 1920).

Baron, Edouard — Canotier lévisien chanté par Philippe Aubert de Gaspé, Louis Fréchette, Napoléon Legendre et J.-Edmond Roy. Décédé à Lévis le 29 octobre 1902. (Cf Pierre-Georges Roy, *La traverse entre Québec et Lévis*).

Baroux, R. P. Louis-Etienne-Alexandre — Missionnaire apostolique. (Cf l'abbé J.-Roch Magnan, *Semaine Religieuse de Montréal*, 3 décembre 1898).

Barré, Raoul — Né à Montréal le 29 janvier 1874, de Jean-Louis Barré et de Marie-Olive Sainte-Marie. Il étudia le dessin et la peinture à Paris. Barré passa la plus grande partie de sa vie à Paris et à New-York. Lors du procès Dreyfus, Barré collabore au journal satirique le *Soufflet* et reçut les félicitations de Clémenceau pour ses dessins originaux. Décédé à Montréal le 22 mai 1932. Auteur de l'album satirique *En roulant ma boule* publié en 1927. (Cf E.-Z. Massicotte, *B. des R. H.*, 1932, p. 401).

QUELQUES LIBRAIRES MONTRÉALAIS D'AUTREFOIS

Sur les libraires de Montréal après 1790, nous avons commencé à publier des notes dans le *B. R. H.* de 1943, pp. 103-107. Nous ajoutons ici les quelques renseignements que nous avons pu rassembler sur cinq autres libraires et relieurs disparus et qui eurent certaine vogue au siècle dernier.

DORION, *Wincelas-Paul-Wilfrid*

Né le 2 octobre 1827. A la fin de ses classes élémentaires il s'essaya dans le commerce de son père, à Sainte-Anne-de-la-Pérade, puis, au mois de mai 1842, âgé de 15 ans, on l'admettait commis à la librairie Fabre, à Montréal. Il y demeura trois ans. Ambitieux et studieux, il commença l'étude du droit en 1845, fut admis au barreau en 1850 et fit partie de la société légale de Côme-Séraphin Cherrier et de A.-A. Dorion (son frère), deux juristes éminents.

Membre actif de l'Institut canadien, il s'occupa de journalisme et de politique jusqu'à son élévation, en 1875, au banc de la Cour Supérieure. Mort en 1878.

CHAPELEAU, *Zéphirin*

Il était relieur lorsqu'il épousa, à Montréal, le 2 août 1842, Florence Champoux.

En 1844, il forma société avec Jean-M. Lamothe et ils eurent boutique rue Sainte-Thérèse, tout près de la demeure de l'avocat Jules Lamothe. M. Chapeleau se livra en plus au commerce de librairie dès 1850 et en 1869 il prenait Louis Labelle comme associé. Cette firme eut son établissement rue Notre-Dame, vis-à-vis le palais de Justice. M. Chapeleau perdit sa compagne en janvier 1899 et lui-même s'éteignit au mois d'août suivant, âgé de 83 ans. Jamais il ne va-

ria l'orthographe de son nom et il exigeait être appelé comme il signait *Chapeleau*.

LAMOTHE, *Jean-M.*

Il épousa à Montréal, le 26 juillet 1841, Euphrosine-Caroline Goyet dite Dufresne. En son acte de mariage, il se nomme Jean Moitard dit Lamothe, imprimeur.

En 1844, quand il s'associe au sieur Chapeleau, il déclare être relieur. Nous perdons sa trace après 1865 alors qu'étant seul, il avait un atelier rue Notre-Dame.

LABELLE, *Louis*

Relieur de métier, il épousa Emma Barbeau en 1868. Son témoin fut Zéphirin Chapeleau qui devait le prendre comme associé en 1869. Ce Labelle décéda à 53 ans, le 21 novembre 1886. A ses funérailles assistaient Z. Chapeleau, J.-B. Rolland et autres.

Coïncidence. Il appert que le populaire comédien, Louis Labelle, après son mariage en 1903, avec l'artiste Céline Passagez dite Nozière, tint magasins de livres d'occasion, à l'endroit où avait été celui de Zéphirin Chapeleau et Louis Labelle, tous deux défunts. L'acteur Louis Labelle, non apparenté avec son homonyme, fut très populaire. Il transporta un jour sa "boutique" rue Sainte-Catherine, puis rue Craig. C'est là qu'il était peut-être, lorsque l'épidémie d'influenza le cueillit en 1918.

RIVARD, *Laurent-Edouard*

En 1869, il était dépositaire de la librairie évangélique et éditeur propriétaire de *l'Aurore*, organe des protestants de langue française.

Né à Saint-Paulin, le 4 avril 1832, il fit ses études à la Pointe-aux-Trembles et épousa Philomène Desjardins à la *Zion Church*, en 1857.

M. Rivard eut une librairie bien fournie rue Craig, puis rue Saint-Pierre. Il avait un stock des ouvrages de propagande sur l'église "réformée", presque toutes les œuvres des philosophes du XVIII^e siècle, et quantité de livres à l'index.

Il décéda le 30 mai 1917. Son acte de sépulture le dit "libraire-éditeur et ministre du Saint Evangile en retraite".

E.-Z. MASSICOTTE

À PROPOS DES LE MARCHAND DE LIGNERY OU LIGNERIS

Dans son *Panthéon Canadien*, Maximilien Bibaud en voulant grandir la mémoire d'"un des plus illustres guerriers qu'ait produits le Canada", a confondu et mêlé la carrière de Constant Le Marchand de Ligneris avec celle de son fils François-Marie Le Marchand de Ligneris.

Avouons qu'il est assez difficile d'identifier les officiers des troupes de la marine. La plupart faisaient une bonne partie de leur carrière dans les postes ou les forts disséminés sur tout le territoire du Canada. Ils y amenaient leurs familles. Les forts avaient toujours des aumôniers mais les registres tenus par les missionnaires n'ont pas tous été conservés. De plus, l'utilité des registres qui existent encore a été considérablement diminuée par la coutume ou la manie qu'avaient nos ancêtres de signer par leur seul nom de famille. Quand trois ou quatre frères servaient dans les troupes ensemble, on conviendra que la tâche de les identifier devient

passablement difficile. On n'a qu'à se rappeler le cas des frères de Varennes de la Vérendrye qui n'a pas encore été complètement éclairci pour avoir une idée des difficultés que rencontre le chercheur.

Constant Le Marchand de Ligneris, le premier qui passa ici, était originaire de la Touraine. Il arriva dans la Nouvelle-France en 1687 en qualité de lieutenant réformé. Capitaine en 1705, il fut fait chevalier de Saint-Louis en 1721. Commandant à Michillimakinac l'année suivante, il fut promu en 1728 à la majorité des Trois-Rivières. C'est dans ce poste qu'il décéda le 19 février 1732.

On peut consulter sur M. de Lignery *Les officiers d'état-major des gouvernements de Québec, Montréal et Trois-Rivières* de Pierre-Georges Roy.

M. de Lignery avait épousé à Montréal, le 10 novembre 1691, Anne Robutel de La Noue, fille de Claude Robutel de La Noue, seigneur de l'île Saint-Paul. Elle décéda aux Trois-Rivières le 26 février 1734.

D'après Mgr Tanguay, neuf enfants naquirent de ce mariage :

- 1° Joseph, décédé en bas âge.
- 2° Louis-Joseph.
- 3° Charles.
- 4° Pierre.
- 5° Constant-Christophe, décédé en bas âge.
- 6° Jacques.
- 7° Marie-Françoise.
- 8° François-Marie.
- 9° Marie-Josephte.

Pour ce qui regarde le brave François-Marie Le Marchand de Ligneris, blessé mortellement dans un combat avec les Anglais près du fort Niagara en 1759 et qui mourut prisonnier de guerre, nous savons qu'il avait épousé à Montréal, le 27 janvier 1738, Marie-Thérèse Migeon de la Gauchetière, fille de Daniel Migeon de la Gauchetière et de Marie Le Guay.

Dans son mémoire de défense devant le Châtelet de Paris en 1763, M. Duverger de Simblin, qui avait servi sous M. de Ligneris, eut le courage et le cœur de défendre la mémoire de son ancien chef contre les accusations et les imputations de Bigot et de ses complices. Il rendit hommage à la bravoure et à l'honnêteté de M. de Ligneris. C'est dans ce mémoire qu'il déclare que M. de Ligneris "avait laissé une veuve et six enfants dans l'indigence". Ceci concorde assez avec Mgr Tanguay qui donne sept enfants issus du mariage de M. de Ligneris et de Marie-Thérèse Migeon de la Gauchetière:

- 1° Daniel-François, mort en bas âge.
- 2° Constant-François-Daniel.
- 3° Pierre-Marie.
- 4° Marie-Anne-Marguerite. Elle passa en France et obtint une pension de 200 livres.
- 5° Charles-Denis, mort en bas âge.
- 6° Louis-Victor.
- 7° Marie-Thérèse. Elle passa en France et obtint une pension de 200 livres. Elle vivait encore à Paris en 1777.

Deux des enfants de M. de Ligneris moururent avant 1763. Il manque donc un enfant à la liste de Mgr Tanguay pour arriver au nombre des six enfants de M. de Ligneris qui vivaient avec leur mère en 1763.

Nous ignorons ce que devinrent ces enfants dans la suite.

Lors de la Conquête, un des fils de François-Marie Le Marchand de Ligneris servait dans les troupes de la marine depuis 1757 en qualité d'enseigne en second. L'abbé Daniel dit (p. 256) qu'une demoiselle de Beaujeu devint la femme de M. de Ligneris, "capitaine de grande réputation". Ne fait-il pas erreur?

François-Marie Le Marchand de Ligneris avait deux frères, Charles et Jacques, et une sœur, Marie-Josephte qui devint l'épouse de Jean-Baptiste Lacoste.

Charles Le Marchand de Ligneris né aux Trois-Rivières le 7 janvier 1696, fut officier dans les troupes de la marine. Il décéda en 1734, dit l'abbé Daniel. Il avait épousé Ursule Aubert de la Chesnaye qui ne lui donna pas d'enfant.

Jacques Le Marchand de Ligneris né à Montréal le 30 décembre 1701 fut élevé à la prêtrise et décéda curé de Laprairie le 30 mars 1775. En 1750, le chanoine de Gannes de Falaise suggérait au ministre de le nommer chanoine de Québec.

Ces notes sur les Le Marchand de Lignery ou de Ligneris sont bien incomplètes et peut-être pas toutes certaines, mais elles donneront probablement l'opportunité à de mieux renseignés de nous faire savoir ce qu'ils connaissent sur cette famille méritante du régime français.

P.-G. R.

ROBERT CHEVALIER DIT BEAUCHESNE
OU DUCHESNE

“ A-t-il existé ce chevalier de Beauchesne, capitaine de flibustiers? ”, se demande le *Bulletin des Recherches Historiques*.

Certes oui, il a existé — il est né ici même, à la Pointe-aux-Trembles, d'où je vous écris. Aegidius Fauteux lui a consacré seize pages dans le “ numéro deux ” du Cahier des Dix (1937) et, il y a une couple d'années à peine, Roquebrune a écrit deux ou trois articles documentaires fort intéressants à son sujet, lesquels ont été publiés en page rédactionnelle du journal *Le Canada*.

Mais il ne s'agit pas d'un noble, comme pourrait le faire croire son nom. “ Chevalier ” dans son cas n'était pas un titre, mais bel et bien un nom de famille, comme le prouve son acte de naissance.

Il a été baptisé dans la première église (celle de 1678) de la Pointe-aux-Trembles, le 23 avril 1686. Son véritable nom était Robert Chevalier dit Beauchesne ou Duchesne, surnom apporté de France. Il était le fils de Jacques Chevalier et de Jeanne Vilain.

De sa jeunesse, on ne connaît que ce qu'il nous révèle lui-même dans son livre. A quatre ans, lors de la bataille de la Coulée Grou, il aurait été enlevé par les Iroquois et aurait vécu plusieurs mois dans leur tribu. Il assure même que c'est malgré lui qu'on le délivra de cette captivité dans laquelle il se plaisait. Par la suite, il devint marin et se serait fort amusé, aux Antilles et en France, à faire croire aux gens qu'il était Iroquois bien qu'il fut gros, blanc et blond!

Son livre, paru en 1732 chez l'éditeur “ Etienne Gagneau, rue St-Jacques à Paris ”, avait pour titre: “ Les aven-

tures de M. Robert Chevalier de Beauchesne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France”.

Voilà notre Robert Chevalier affublé de la particule. Que cela ne vous étonne pas. Robert Roquebrune, qui s'est particulièrement intéressé à notre bonhomme, nous explique que “ Robert Chevalier s'appelait M. de Beauchesne tout comme Savinien Cyrano s'appelait M. de Bergerac; Jean-Baptiste Poquelin, M. de Molière; François Arouet, M. de Voltaire. Il n'y avait là aucune prétention nobiliaire car les privilèges de noblesse ne résidaient aucunement dans la particule. C'était la mode du temps, particulièrement chez les militaires et les écrivains qui aimaient alors les cascades de noms euphoniques”.

Comme on le devine par son titre, le livre de notre Robert Chevalier était un mémoire de ses propres aventures comme flibustier... et pas trop fantaisiste. Roquebrune affirme “ qu'il est certain que tout ce que nous dit Chevalier de Frontenac, Denonville, Courcelles, LeMoynes de Mirecourt, La Mothe-Cadillac, a l'accent de la vérité et coïncide absolument avec ce que l'on sait par ailleurs de ces personnages”.

Et que nous apprennent ces mémoires de la vie de leur auteur parmi nous, à la Pointe-aux-Trembles? Je le cite: “ Dès mes premières années, je me montrai rebelle. J'étais emporté, violent, toujours prêt à frapper et à payer avec usure les coups que je recevais... Je n'étais pas content que je n'eusse entre les mains couteaux, flèches, épées, pistolets, c'était là mes poupées. Et si on avait l'imprudence de m'en donner, je les essayais sur les premiers animaux que je rencontrais. Je n'avais pas sept ans qu'il ne restait ni chat, ni chien, ni porc dans le voisinage...”. “ Un jour, à Montréal (c'est Roquebrune que je cite maintenant), il se prit de querelle avec une vieille dame appelée Madame d'Arpentigny, qui refusait de lui payer des fourrures qu'il lui avait vendues. Je lui demandai de l'argent, elle m'en refusa, je la

menaçai dans des termes qu'elle trouva peut-être pas assez mesurés. Et, ajoute Chevalier avec candeur, je ne fis pourtant que lui dire, en jurant, que si je n'étais pas payé dans les vingt-quatre heures, je l'écorcherais vive dans sa maison et y mettrais le feu”.

Avec un tempérament comme celui-là, il est heureux que Chevalier soit parti tôt pour entrer dans la marine royale.

Lesage, l'auteur de *Gil Blas de la Sentillane*, qui préface le volume de Chevalier, affirme que “Chevalier de Beauchesne, auteur de ces mémoires, après avoir passé *près de cinquante ans* au service du Roi, tant sur terre que sur mer, vint en France avec une fortune considérable, mais la passion qu'il avait pour le jeu le déranga bientôt, sans parler de quelques affaires d'honneur que son esprit brusque et violent lui suscita et qu'il ne put accommoder qu'aux dépens de sa bourse. Il perdit les deux-tiers de son bien à Brest, à St-Malo, à Nantes et alla s'établir à Tours avec le reste. C'est dans cette dernière ville, qu'ayant pris querelle avec quelques Anglais, il se battit le 11 décembre 1731 et trouva dans ce combat une mort qu'il avait impunément affrontée dans les abordages les plus périlleux”.

L'acte de décès de notre Chevalier, qu'on trouve dans le Registre de Notre-Dame-de-l'Écrignolles, à Tours, se lit comme suit: “Le 11 décembre, 1731, le sieur Robert Chevalier de Beauchesne, natif du Mont-Royal en Canada, a été tué sur le pavé de cette paroisse, sans qu'on ait pu lui administrer aucun sacrement et le lendemain a été inhumé dans le cimetière, par nous, curé. Signé: P. Le Roux”.

Il est évident que Lesage exagérait lorsqu'il prêtait à Chevalier un demi-siècle de services au Roi car à sa mort, notre auteur-bandoulier n'était âgé que de 45 ans, 5 mois.

La première édition du livre de Chevalier parut en 1732, un an après sa mort. Lesage explique que “peu après

la mort de M. de Beauchesne, un des amis de sa veuve et des miens, m'écrivit de Tours et me manda qu'il avait déterminé cette dame à faire imprimer les mémoires que son mari avait laissés ”.

Le livre fut un gros succès. Il eut plusieurs éditions et, même de nos jours, cet ouvrage est compris dans des éditions populaires des œuvres de Lesage parce que ce dernier fit paraître une ligne en bas du titre de la première édition : “ rédigé par M. Le Sage ” et il est plus que probable que c'est Lesage et non la veuve de Chevalier qui toucha les droits d'auteur... et notre premier auteur canadien édité à Paris, comme tant d'autres de nos écrivains par la suite, ne tira pas profit de son œuvre et n'eut même pas la satisfaction suprême de palper son volume, d'en voir le texte en caractère d'imprimerie.

C. HOLMES

QUESTION

Un mémorialiste des sièges de Québec en 1759 et 1760 dit que le chevalier de Lévis, lorsqu'il fut obligé de lever le siège, confia la conduite de l'arrière-garde de son armée, obligée de se replier sur Montréal, à M. de Couagne, capitaine de milice de la métropole, et que celui-ci s'acquitta de sa tâche avec succès. Quel était ce M. de Couagne?

MONT.

QUESTION

Quels étaient les noms des trois jeunes officiers anglais faits prisonniers à l'île aux Coudres le 3 juin 1759? Est-il prouvé que l'un d'eux était le petit-fils de l'amiral Durell, commandant de la flotte anglaise qui venait assiéger Québec?

RIO

SOUS LE RÉGIME SEIGNEURIAL

La Saint-Martin

Dans les premiers jours de novembre, chaque année, le seigneur faisait annoncer à la porte de l'église par le crieur public qu'il serait chez lui le 11 novembre, jour de la Saint-Martin, pour recevoir les cens et rentes de ses censitaires. Et le 11 novembre, le manoir devenait un centre d'activité intéressant. Les censitaires se rendaient au manoir en carrioles ou en trains, emportant avec eux un ou deux chapons, quelques minots de grain et d'autres effets car bien peu payaient leurs redevances en argent. Le numéraire était si rare à cette époque. Les dûs du censitaire, en vérité, ne s'élevaient pas à une somme énorme : deux livres par arpent de front sur quarante-deux de profondeur et un sou de cens pour la même étendue. M. Rameau remarque qu'une terre ordinaire de quatre arpents sur quarante-deux de profondeur n'était grevée que de huit francs plus quatre sous de cens par année. M. Rameau qui avait fait de patientes études sur le système de la vieille France ne manque pas de noter à plusieurs reprises dans son important ouvrage *La France aux colonies* que l'habitant canadien était infiniment mieux traité que le paysan français. M. de Gaspé, dans ses *Anciens Canadiens*, a fait une peinture vivante de la journée de la Saint-Martin au manoir de Saint-Jean-Port-Joli. Ce qu'il dit du manoir de ses ancêtres peut s'appliquer à la plupart des manoirs canadiens. Le cérémonial et les coutumes étaient à peu près les mêmes dans toutes les seigneuries de la colonie.

Les chapons gras

A tout instant, dans les actes de concession de terres, on voit que le nouvel acquéreur s'engage à porter à son seigneur, une fois par année, à la Saint-Martin, un ou deux chapons gras pour chaque arpent possédé. Que veut dire

cette expression? Le chapon était un coq qu'on faisait engraisser après l'avoir châtré. La chair du coq châtré devenait infiniment plus délicate. De plus, le coq châtré était beaucoup plus facile à engraisser. C'est à l'âge de sept ou huit mois que le chapon devenait bon à manger. Sa chair, à cet âge, était tendre, blanche, succulente, et c'est alors que les censitaires allaient le porter au seigneur.

Nos coutumes et traditions disparaissent vite. Demandez à nos habitants d'aujourd'hui ce que c'est qu'un chapon, et cinquante pour cent peut-être plus, vous répondront qu'ils ne connaissent pas cet animal. Et, pourtant, il y a un siècle encore, le chapon était connu partout et apprécié de tous. Chose étrange, la castration des coqs semble même ignoré de nos habitants. Autrefois, les habitants canadiens élevaient leurs volailles de cette façon et étaient toujours certains de retirer un bon prix pour leurs chapons lorsqu'ils les offraient sur les marchés. Les Sociétés d'agriculture encourageaient cette pratique. On voit par la *Gazette de Québec* du 1er janvier 1829, que la Société d'Agriculture de Québec offrait des prix pour les coqs châponnés. Cette société comptait parmi ses officiers et ses membres plusieurs personnages importants qui faisaient la culture et l'élevage en amateurs mais avaient comme fermiers des gens qui connaissaient les méthodes améliorées de culture des vieux pays. Nos habitants canadiens auraient tiré bon profit à suivre leurs conseils. Malheureusement, à cette époque, la routine était encore la science préférée des nôtres.

Les seigneurs et le service militaire

Plusieurs de nos auteurs ont écrit que les seigneurs canadiens, sous l'ancien régime, avaient l'obligation et le devoir de conduire leurs censitaires ou habitants à la guerre. Rien dans les actes de concession de seigneuries ou dans les réglementations du roi ou de ses ministres n'obligeait les seigneurs au service militaire. M. Aubert de Gaspé, dans

ses *Anciens Canadiens*, pour magnifier les seigneurs, fait commander les habitants de Port-Joli, par leur seigneur pendant la guerre de la Conquête. La vérité est que, en 1759, le seigneur Ignace-Philippe Aubert de Gaspé, capitaine dans les troupes de la marine, servait dans le haut de la rivière Richelieu. Il ne revint dans la région de Québec que dans l'hiver de 1759-1760, juste pour prendre part à la bataille de Sainte-Foy. Les miliciens étaient commandés par les capitaines de milice nommés par le gouverneur et nous serions fort surpris d'apprendre qu'un seigneur ait été capitaine de milice sous le régime français. Les seigneurs servaient plutôt dans les troupes du détachement de la marine qui étaient des troupes régulières. La plupart des officiers du détachement de la marine étaient canadiens mais les soldats étaient souvent recrutés en France. Si on consulte les listes des officiers des troupes du détachement de la marine, on constate que de 1700 ou un peu avant, à 1759, à peu près tous les seigneurs canadiens et leurs fils avaient des commissions du roi dans ces troupes.

Les arrière-fiefs

Le seigneur avait le privilège de concéder des arrière-fiefs dans sa seigneurie. Le propriétaire d'un arrière-fief tout comme le seigneur suzerain avait le titre de seigneur. Il avait aussi les mêmes obligations que lui avec cette différence que la foi et hommage que le seigneur portait au château Saint-Louis le propriétaire de l'arrière-fief le portait au manoir du seigneur principal. Les arrière-fiefs étaient le plus souvent de quatre ou six arpents de largeur sur plusieurs arpents de profondeur. Le seigneur principal concédait généralement ces arrière-fiefs à ses fils, à ses filles et même à ses amis. Pierre Boucher, seigneur de Boucherville, donna un arrière-fief à chacun de ses fils et de ses filles. Nous en avons compté onze dans sa seule seigneurie de Boucherville et il pouvait en avoir concédé d'autres que nous ne

connaissons pas car les seigneurs canadiens, n'avaient pas toujours recours aux notaires pour les concessions d'arrière-fiefs. Ils les accordaient souvent par de simples billets ou des concessions privées.

Que d'erreurs on a commis sur les arrière-fiefs ! Le plus souvent on les a confondus avec les seigneuries elles-mêmes. Ainsi, de toute évidence, il ne pouvait y avoir plusieurs seigneuries sur l'île d'Orléans puisque toute l'île avait été concédée le 15 janvier 1636 à Jacques Castillon. Les seigneuries de Beaulieu, de Lirec, de Charron, de Saint-Laurent, de la Chevalerie, de la Grossardière, sur l'île d'Orléans, n'étaient, en réalité, que des arrière-fiefs.

P.-G. R.

DU MESNIL-URRY ET DU MESNIL LACHESZE

Le *B. des R. H.*, août 1934, pose une question qui me semble adressée; elle n'a que quelques lignes et se trouve au bas d'une page et, évidemment, elle m'échappa.

On demandait si Jacques Du Mesnil-Urry dit Saint-Marc n'est pas le même que Du Mesnil La Chesze, capitaine, dont parle Frontenac, en 1691. La question me paraissait faite à moi parce que au volume XXII, page 244 du *Bulletin*, j'avais parlé du capitaine Du Mesnil-Urry.

Du Mesnil-Urry est de la généralité de Caen et demeurait à Valogne, département aujourd'hui de la Manche et l'autre, Du Mesnilbérard, sieur de la Chaisze, de la paroisse de Clécy, élection de Vire, est du département du Calvados.

Ce sont deux familles distinctes comme il appert dans Chamillart, Recherche de la noblesse en la généralité de Caen, en 1666.

RÉGIS ROY

LOUIS-MARIN BOUCHER-BOISBUISSON,
ARPENTEUR

D'après M. Philéas Gagnon, *Louis-Marin Boucher, commis à la conservation des droits sur les pelleteries et arpenteur*, signait: *Boucher-Boisbuisson*, ou simplement *Boisbuisson*, quelques années après 1658 (1). Or, d'après le même auteur, Marin Boucher (1588-1671), époux de Périnne Malet, l'un des premiers colons du Château-Richer, signait aussi: *M. Boucher-Boisbuisson*, en 1658.

La similitude du prénom, du nom et du surnom permet de supposer que cet arpenteur était le fils de l'autre. Cependant, Mgr Tanguay ne mentionne pas de fils de Marin Boucher portant le même prénom que son père.

Toutefois, M. Alfred Cambray signalait, en 1932 (2), que *Marin, fils de Marin Boucher et de Périnne Malet, sa seconde femme, demeurant au lieu de la barre, à Mortagne (au Perche)*, y avait été baptisé dans la *paroisse Saint-Langis, le 29 août 1630*, et qu'il était venu à Québec, en 1634, avec son père et sa mère et ses deux frères, François (issu d'un premier mariage) et Jean-Galeran. Mais M. Cambray s'arrêta là.

Au recensement de 1666, Marin Boucher et Périnne Malet, sa femme, sont mentionnés deux fois, d'abord à Beauport, puis à l'Île d'Orléans. Parmi les *personnes qui ne sont point mariées, ou mariées en France, habitans à l'ysle d'Orléans*, se trouve aussi: *Louis-Marin Boucher-dit-Beaubuisson, habitant, âgé de 35 ans*. Né en 1630, ce colon, demeurant au même endroit que Marin Boucher père, était évidemment le fils de ce dernier. Il s'était simplement ajouté un prénom — Louis.

(1) *B. des R. H.*, vol. XV, p. 25.

(2) "Robert Giffard, premier seigneur de Beauport", pp. 49-50.

Le 24 mars de l'année précédente (1665), le Conseil Souverain avait fait remise à un nommé *Louis Boucher*, attendu sa grande pauvreté et nécessité, de la somme de cent sols d'amende, à quoy il avoit esté condamné (3).

Au recensement de 1667, Louis Boucher, 30 ans, demeure côte de Beaupré, avec Marie Meslier, sa femme, 34 ans. Ils n'ont pas d'enfant, nourrissent une tête de bétail et ont quatre arpents en valeur.

Un jugement du Conseil Souverain, rendu le 22 août 1670 (4), prouve que Louis Boucher agissait déjà comme arpenteur, et incidemment — s'il s'agit de notre personnage — qu'on ne le désignait pas toujours sous le double prénom de Louis-Marin, et pas davantage avec le surnom *Boisbuisson*.

Dans un procès pour crime, intenté par les frères Gaborury contre Jean Jacquereau, en 1670, l'interrogatoire de Louis Boucher, comme témoin, a été conservé (5).

Le 1er mai 1672, Talon nommait: *Louis-Marin Boucher-dit-Boisbuisson* mesureur et arpenteur (6). Cette nomination d'arpenteur, a écrit M. Joseph-Edmond Roy, était la première qui ait été accordée par un intendant.

M. E.-Z. Massicotte mentionnait, en 1918 (7), que Louis Marin-Boucher sieur du Buisson, arpenteur, n'a laissé aucune pièce dans les Archives de Montréal. Ajoutons qu'il n'en a pas laissé davantage aux Archives de Québec. Sa présence est cependant signalée à Montréal, en 1681, par le même auteur (8), Mgr Tanguay a également vu son nom sur les registres de Longueuil, cette année-là. Le sieur Bou-

(3) Jugements et Délibérations du Conseil Souverain, vol. I, p. 326.

(4) Jugements et Délibérations du Conseil Souverain, vol. I, p. 632.

(5) Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, notariales, etc., par P.-G. Roy, vol. I, pp. 9-10.

(6) Insinuations de la Prévôté de Québec, vol. I, f. 233.

(7) *B. des R. H.*, vol. XXIV, p. 304.

(8) Acte du notaire Mauge, du 2 février 1681, qui se trouve au bas d'un acte du notaire Basset, en date du 5 mars 1660; et dans un autre acte de Mauge, du 20 août 1681, où Boucher est mentionné comme témoin.

cher-Boisbuisson déclarait, dans ce dernier cas, qu'il était marchand.

Le recensement de 1681 mentionne deux Louis Boucher, l'un demeure dans l'île de Montréal, est âgé de 51 ans, nourrit deux bêtes à cornes et a 2 arpents en valeur; l'autre habite dans la seigneurie de Longueuil, est âgé de 45 ans et possède deux fusils. Si le premier correspond à notre personnage, quant à l'âge, il n'en est pourtant pas autrement dans le cas de l'autre, qui demeurerait à Longueuil, où Mgr Tanguay a relevé la signature du sieur Dubuisson, en 1681. Nous sommes tentés de supposer que Louis-Marin Boucher-Boisbuisson avait été recensé deux fois.

Cependant, un nommé Louis Boucher, que le recensement ne mentionne pas, habitait à Québec, en 1681. Un jugement du Conseil Souverain, *du lundy, 10 avril 1681 (9)*, tend à le prouver, de même que le mariage que nous mentionnons ci-après. Ce jugement ordonne que *Louis Boucher demeurera garny de la somme de 504 livres 9 sols par luy receue pour nourrir, soigner, chauffer et loger Jeanne Richer*. D'après Mgr Tanguay, celle-ci, née vers 1606, était alors âgée de 75 ans, et décéda vers le 8 novembre 1684.

C'est sans doute ce dernier personnage qui avait épousé à l'Ange-Gardien, après dispense de deux banns, le 20 août 1684, sous la simple désignation de: *Louis Boucher, bourgeois, de Québec, âgé de 48 ans*, Marie-Magdeleine Roulois, âgée de 38 ans, veuve de Nicolas Quantin et fille de Michel Roulois et de Jeanne Malier. Le contrat de mariage, reçu par le notaire Vachon, le 11 août précédent, mentionne en outre que: *Louis Boucher, bourgeois, de Québec, était veuf de Marie Melie*. Il y signe péniblement *Boucher*.

A tout événement, Mgr Tanguay n'a pas retracé le premier mariage éventuel de ce Louis Boucher, avec Marie Melie, Meslier ou Mellier. S'il s'agit de Louis-Marin Boucher-Boisbuisson, et qu'on veuille tout prendre à la lettre,

(9) Jugements et Délibérations du Conseil Souverain, vol. II, p. 945.

(1) Papers of the Continental Congress, n° 78, XIV, p. 105.

comme il devait être célibataire, en 1666 (à moins de s'être marié en France, ce qui n'est pas probable), et marié, en 1667, d'après les recensements, son mariage aurait eu lieu au cours de l'une ou l'autre de ces années-là. Il n'avait pas fait de contrat de mariage, non plus. Cette Marie Meslier était peut-être la sœur de Jeanne Meslier, née vers 1625, à Saint-Côme, évêché de Mans, épouse de Michel Roulois, le père de la seconde épouse de Louis Boucher. Ces deux femmes avaient peut-être une autre sœur au pays, Marguerite Mallier ou Maillier, née vers 1630, d'après le recensement de 1666, épouse de Jacques Goulet, du Château-Richer.

Quoiqu'il en soit, Louis Boucher et Marie Mellier s'étaient fait donation mutuelle, le 14 octobre 1671, en présence du notaire Vachon. Celle-ci décéda donc entre 1671 et 1684.

Louis Boucher n'eut pas d'enfant. Avec Madeleine Roulois, sa femme (veuve de Nicolas Cantin), il fit donation de ses biens à Louis Cantin, son beau-fils, le 20 février 1700, en présence du notaire Genaple.

Mgr Tanguay n'a pas retracé les actes de sépulture de Marie Mélie, de Madeleine Roulois et de Louis Boucher.

S'agit-il ici d'un seul et même Louis Boucher? Si tel est le cas, avouons qu'il se trouvait partout à la fois.

LÉON ROY

QUESTION

Bibaud écrit dans son *Panthéon Canadien* que l'abbé J. Aubry, professeur au séminaire de Québec puis à celui de Sainte-Thérèse de Blainville, publia "en trois volumes un dictionnaire dogmatique, abrégé d'un ouvrage européen, et un résumé des conférences ecclésiastiques du diocèse des Trois-Rivières". L'abbé Aubry a-t-il réellement publié ces ouvrages? Je crois plutôt qu'ils ont été conservés en manuscrit.

P TRE

QUELQUES SOCIÉTÉS DISPARUES

Institut Canadien de Montréal — Cet institut fut fondé à Montréal en 1844. Ses fondateurs étaient hostiles à l'Église. L'Institut Canadien publia quelques annuaires dont deux, au moins, furent mis à l'index. Cette société finit par être condamnée par l'évêque de Montréal. Son histoire a été publiée par le R. P. Hudon, S. J.

Société des Faux-Frères — La Société des Faux-Frères, organisation secrète sinon maçonnique, fut fondée à Montréal en 1856. L'histoire des Faux-Frères a été faite par M. E.-Z. Massicotte, dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, de l'année 1920, p. 210.

The Quebec Benevolent Society — Cette société, la première du genre régulièrement organisée au Canada, fut fondée à Québec le 25 avril 1789. A l'origine elle était uniquement composée de membres de langue anglaise. En 1858, elle était devenue canadienne-française et portait le nom de Société Bienveillante de Québec. Cf P.-G. Roy, *Les petites choses de notre histoire*, vol. V, p. 236.

Société Ecclésiastique Saint-Michel — Fondée à Saint-Michel de Bellechasse le 5 juin 1799 par M. Plessis, curé de Québec, et M. Deguise, curé de Saint-Michel. Cette société exista jusqu'en 1876. Cf P.-G. Roy, *Les petites choses de notre histoire*, vol. V, p. 248.

Société canadienne d'études littéraires et scientifiques — Cette société fut fondée à Québec le 4 octobre 1843 par Napoléon Aubin, J.-C. Taché, Pierre Plamondon et Téléphore Fournier. Elle n'exista pas longtemps.

Sociétés de la Croix de Tempérance — Ces sociétés eurent pour fondateurs les abbés Beaumont, curé de Saint-Jean-Chrysostôme, et Chiniquy, curé de Beauport, en 1839.

Société des Amateurs Canadiens — Fondée à Montréal en 1857, par Michel-Jacques Vilbon, cette société avait pour objet de jouer des pièces de théâtre. Cf E.-Z. Massicotte, *Bulletin des R. H.*, vol. XXIII, p. 62.

Société des Amis — Fondée à Montréal en 1842, la Société des Amis était une société littéraire. Elle avait un organe la *Revue Canadienne* de L.-O. Letourneux. Cf E.-Z. Massicotte, *Bulletin des R. H.*, vol. VIII, p. 121.

Club Saint-Jean-Baptiste — Cette société politique secrète canadienne-française fut fondée à Montréal en 1865 par Ludger Labelle, avocat. Cf E.-Z. Massicotte, *Bulletin des R. H.*, vol. XXI, p. 134.

La Société du feu de Québec — Cette société fut établie par l'ordonnance du Conseil Spécial du 23 mars 1839, mais en fait elle existait depuis plusieurs années sous un autre nom. Cf F.-J. Audet, *Bulletin des R. H.*, année 1900, p. 221.

La Société de la Patte de lièvre — D'après le *Larousse illustrée* cette société fut formée en 1786, pour séparer le Canada de l'Angleterre. A-t-elle réellement existée?

La Société des Vingt-un — Cette société fut fondée à la Malbaie un peu avant 1846 pour promouvoir la colonisation du Saguenay. Cf *Bulletin des R. H.*, année 1913, p. 362.

R. O.

LE NOTAIRE SEIGNEURIAL JEAN ADAM

Jean Adam était déjà établi comme colon dans la seigneurie de Lauzon en 1666, nous dit J.-Edmond Roy. Il est bon de remarquer, toutefois, que les recensements de 1666 et de 1667 ne le mentionnent pas comme habitant de Lauzon. Les recensements de 1666 et 1667 ont ignoré plusieurs colons déjà établis dans la région de Québec. Tout de même, jusqu'à preuve du contraire nous sommes portés à croire que Jean Adam n'arriva pas au pays beaucoup avant 1670.

Adam possédait une certaine instruction. Peut-être avait-il même étudié la loi avant de passer dans la colonie. Aussi, au départ de Claude Mauge pour Montréal, il réussit à obtenir une commission de notaire pour la seigneurie de Lauzon. Mais la profession ne payait guère et Adam, pour faire vivre sa famille naissante, décida de s'établir comme colon à Beaumont où, croyait-il, il y avait plus d'avenir pour lui que dans la seigneurie de Lauzon. Le seigneur Couillard lui concéda une terre. L'acte de concession sous seing privé du seigneur Couillard à Jean Adam du 24 mars 1690 a été conservé. On y dit: "une concession sise en la dite seigneurie de Beaumont de cinq arpents de front et quarante de profondeur tenant d'un côté à Pierre Molere (Molleur dit l'Allemand), d'autre (côté) à Eustache Cou-ture".

Comme à Lauzon, outre la culture de la terre, Jean Adam se livra à d'autres occupations pour améliorer le sort de sa famille. Le seigneur Couillard lui donna la charge de notaire seigneurial. Il reçut de temps en temps les actes de concession du seigneur et les différentes transactions des colons. Le greffe du notaire Adam, malheureusement, n'a pas été conservé. Trois ou quatre actes de concession reçus par lui ont échappé à la destruction. Ils ont été retrouvés dans les greffes d'autres notaires où leurs propriétaires les avaient déposés comme pièces justificatives.

Adam était un habile menuisier et il travailla à la construction de la première église de Beaumont. Son nom apparaît de temps en temps dans les livres de comptes de la fabrique de la vieille paroisse.

Pour nos ancêtres il n'y avait pas de sot métier et Adam exerça jusqu'à sa mort ses trois états de notaire, de colon et de menuisier. Il décéda à Beaumont le 3 septembre 1711. Son acte de sépulture le qualifie de notaire.

Jean Adam avait épousé Marie Mezeray. Où et quand? On a écrit qu'Adam était arrivé ici marié avec Marie Mezeray. S'il était déjà ici en 1666, il est certain qu'il était célibataire à son arrivée à Québec. Sa femme, Marie Mezeray ne serait-elle pas la fille de René Mezeray marié à Québec, le 25 septembre 1641, à Marie Gareman? En tout cas, la veuve Adam décéda trois ans après son mari, à Beaumont, le 22 novembre 1714.

Tous les enfants d'Adam étaient nés lors de son arrivée à Beaumont. Si on en juge par les actes de naissance de ses enfants, Adam avait changé assez souvent de domicile. Ses enfants furent baptisés à Sillery, à Québec, à la Pointe-Lévis, etc.

Le fils aîné de Jean Adam, René, marié à Anne Mailou, veuve de Nicolas Coulombe (1er mai 1696), n'eut que deux fils, mais l'un d'eux, Ignace, marié à Suzanne Cassé (Lacasse) puis à Ursule Lefebvre dit Boulanger, releva l'honneur et le nom de la famille en faisant baptiser pas moins de seize enfants. Ces derniers se marièrent à Beaumont ou dans les paroisses voisines et multiplièrent les familles Adam dans toute la région. Les Adam se sont maintenus à Beaumont pendant quatre ou cinq générations.

P.-G. R.

L'ACTEUR MÉNARD

M. de Salaberry père, de retour à Québec après un court séjour en France, fut invité à assister à une séance où de jeunes amateurs canadiens jouaient le *Barbier de Séville*.

M. de Salaberry se rendit à cette séance sans enthousiasme. Il avait vu jouer le *Barbier de Séville* à Paris par d'excellents acteurs français, et se disait que les acteurs improvisés de Québec *massacreraient* cette pièce.

Le vieux gentilhomme se laissa gagner et se rendit au théâtre plutôt par complaisance que par amusement.

M. de Salaberry allait avoir une surprise. Les acteurs canadiens se tirèrent passablement d'affaires.

M. de Gaspé dit :

“ Dès la première scène, entre le comte Almaviva et le Barbier, M. de Salaberry, emporté par l'enthousiasme qu'il éprouvait pour les talents de son jeune compatriote, M. Ménard, se lève de son siège et s'écrie de sa belle voix sonore et retentissante :

“ — Courage, Figaro, on ne fait pas mieux à Paris ! ”

“ Les assistants, électrisés par ces paroles, se levèrent spontanément de leurs sièges en criant :

“ — Courage, Figaro, on ne fait pas mieux à Paris ! ”

“ Et ce furent des hurrahs pour M. de Salaberry à n'en plus finir. ”

Quel est ce jeune acteur Ménard qui réussit à enthousiasmer ainsi M. de Salaberry père ?

Les deux ou trois recensements paroissiaux de Québec faits entre 1791 et 1805 ne donnent aucune famille Ménard dans la capitale à cette époque. Il est fort possible aussi que la famille du jeune Ménard était connue sous un surnom. Autre probabilité : le clergé, et particulièrement l'abbé Plessis, était opposé au théâtre ouvert à Québec. Le nom Ménard mentionné par M. de Gaspé ne serait-il pas simplement un nom de guerre adopté par l'acteur pour cacher son identité ?